Ainsi je ne suis pas moi.

Ni même une autre.

Promotion I

Bachelor Théâtre

Manufacture Mars 2018

Morgane Grandjean

AINSI JE NE SUIS PAS MOI. NI MÊME UNE AUTRE.

Daniel Keyes et Anne-Claire Decorvet partageront leurs écrits sur Billy Milligan, atteint du trouble de la personnalité multiple, et sur Marguerite Sirvins, atteinte de schizophrénie ; Yves-Alexandre Planchais nous parle de son livre, *Mieux les comprendre*, qui traite de ses recherches sur la compréhension des schizophrènes afin de mieux vivre avec eux ; Et nous incluront une page du journal intime de Jimmie Genner - tiré de la publication du journal entier *Mes mémoires* - atteint du syndrome de Korsakoff.

.....

Nous avons la chance d'avoir des écrits du Dr Sacks, du Dr Minière, du Dr Florent et de l'infirmière Marnie Jones, sur des patients atteints de divers maladies mentales rares.

.....

La chorégraphe Fanny Petit nous parlera de ses recherches sur la relation entre le corps et la folie, comment la représenter corporellement. Et enfin deux comédiens, Charly Lacroix et Morgane Grandjean partageront leurs expériences sur la maladie d'Alzheimer.

Juliette Lévy, neurologue et rédactrice en chef de ce numéro.

- P.5 **Vivre dans l'incontrôlable mental. Quel regard porte-t-on les uns sur les autres ?** Par Juliette Lévy.
-> avec l'intervention de l'auteur Daniel keyes.

- P.12 **Le meurtre inconscient de Donald.** Rencontre avec le docteur Sacks.

- P.13 **Marguerite Sirvins.** Par Anne-Claire Decorvet, tiré de son livre *Un lieu sans raison*.

- P. 15 **Notre corps et leur esprit, ou l'effet de la folie sur le corps, ou du corps sur la tête.** À partir du livre du même nom de la chorégraphe Fanny Petit.

- P.18 **Chris, la femme dénervée.** Par le docteur Frédéric Minière.

- P.19 **L'oubli de la mémoire.** Par Charly Lacroix.

- P.20 **Le syndrome de Korsakoff.** Par Juliette Lévy.

- P.21 **Mr Jimmie Genner et Mr Edward Thompson.** Par le docteur Florent.

- P.23 **Journal de Jimmie Genner, atteint du syndrome de Korsakoff.** Tiré de son livre *Mes mémoires*.

- P.24 **Mieux les comprendre.** Extraits du livre d'Yves-Alexandre Planchais.

- P.26 **Bhagawhandi, Le voyage de retour.** Par Marnie Jones.

- P.27 **Souvenirs de l'Alzheimer.** Par Morgane Grandjean.

Il vous sera également proposé un lien menant à une musique pour lire chaque article. À vous de les écouter, ou non.

Introduction à la folie

-> https://www.youtube.com/watch?v=pxQDdHmyx1E

"Il faut commencer à perdre la mémoire, ne serait-ce que par bribes, pour se rendre compte que cette mémoire est ce qui fait toute notre vie. Une vie sans mémoire ne serait pas une vie. Notre mémoire est notre cohérence, notre raison, notre sentiment, et même notre action. Sans elle, nous ne sommes rien." Luis Buñel

« Quelle sorte de vie, quelle sorte de monde, de soi, peuvent être préservées chez un homme qui a perdu une grande part de sa mémoire et, avec elle, son passé et son ancrage dans le temps ? »
Oliver Sacks

« Si nous nous souvenions de tout, nous serions la plupart du temps aussi mal que si nous ne nous souvenions de rien. Le résultat paradoxal est que l'une des conditions de la faculté de se souvenir est que nous devons oublier. Si nous n'oublions pas un nombre prodigieux de nos états de conscience, si nous n'oublions pas un grand nombre de moments, nous serions totalement incapable de nous souvenir. »
Jean-Claude Ameisen

Qu'est-ce que la folie ? Ce mot fait peur puisqu'il est indéfinissable. Selon Michel Foucault, «la folie commence exactement là où se trouble le rapport de l'homme à la vérité.» J'ai alors décidé de m'atteler à cette tâche : définir la folie. Je me suis particulièrement intéressée à la question de la représentation de la folie artistique, théâtrale, corporelle...à la relation création et folie, pour comprendre en quoi elles sont liées.

La folie a une définition qui est sans cesse en mouvement, qui change selon l'époque, et selon le contexte de son utilisation : Vers la fin du Moyen-âge, ce mot est particulièrement utilisé au théâtre : *« Dans les farces, le personnage du Fou, du Niais, ou du Sot prend de plus en plus d'importance. Il n'est plus simplement, dans les marges, la silhouette ridicule et familière ; il prend place au centre du théâtre, comme le détenteur de la vérité. Si la folie entraine chacun dans un aveuglement où il se perd, le fou, au contraire, rappelle à chacun sa vérité. »* (Michel Foucault, *Histoire de l'hystérie à l'âge classique*.)

Puis, jusqu'à la seconde moitié du XVème siècle, la folie devient une menace pour tout le monde, elle fait peur : elle est, pour la société, intimement liée avec la mort. *« La folie c'est le déjà-là de la mort »*, dit Michel Foucault, *«Mais c'est qu'il y a dans le rire du fou, c'est qu'il rit par avance de la mort.»* Ceux que l'on nommait fous étaient exclus de la société, par peur d'une contamination, ou même par crainte qu'on leur jette un sort.

Dans la deuxième partie du XIXème siècle, l'hystérie est utilisée par Charcot comme théâtralisation de la folie, à l'hôpital de la Salpêtrière. On n'exclut plus la « folle », on essaie de la comprendre, on l'observe, on l'analyse. Et même, elle fascine.

Au XXème siècle, la lobotomie est utilisée pour soigner les maladies mentales telles que la schizophrénie mais devient un prétexte pour faire taire toutes les personnes qui ont des idées qui dérangent : le mot folie est utilisé comme il nous arrange.

Ainsi, la folie est cette faculté d'invention, de se créer un autre monde, consciemment ou inconsciemment : elle est tout ce que nous ne pouvons pas comprendre. Georges Didi-Huberman parle de ceci dans *L'invention de l'hystérie* : *«Inventer s'entend déjà selon trois acceptions : Imaginer ; imaginer jusqu'à créer ; puis controuver, c'est-à-dire abuser dans l'imagination, surcréer ; bref, c'est mentir par faculté d'ingéniosité, sinon de génie.»*

Boltanski, Être à nouveau, 2005, Marian Goodman Gallery, Londres.

Alors comment représenter la folie, elle qui est désignée comme ce qu'on ne peut contrôler, l'incontrôlable physique et mental. Pour répondre à cette question, je suis allée à la rencontre de neurologues, psychiatres mais aussi de comédiens et d'une historienne de l'art, ainsi que de patients atteints de diverses maladies mentales : comprendre ce que c'est que de vivre dans un corps qui n'est pas le sien, lorsqu'une autre puissance, inconsciente et invisible, dirige notre esprit. C'est vivre sans son identité propre, ou dans une identité contrariée. Nos souvenirs, nos expériences constituent ce que nous sommes : alors comment savoir qui nous sommes si notre mémoire se perd elle-même dans des histoires entendues, vues, dans notre imagination et dans notre propre vie?

Et ne vaut-il mieux pas parfois pouvoir oublier, oublier certaines choses pour ne pas devenir fou, et même oublier pour pouvoir se souvenir de ce qui va suivre ? Moi-même, ne suis-je pas constituée d'une multitude d'identités, ne suis-je pas toujours changeante ? Suis-je pour autant folle ? Le comédien est un être qui se met à la disposition d'identités toujours nouvelles : ainsi le comédien est-il fou ?

Il s'agira alors ici de découvrir un monde qui n'est pas le nôtre, ni le leur puisqu'il ne leur appartient pas, ils ne le contrôlent pas. Mais est ce que le monde nous appartient jamais ? Est-ce qu'on peut comprendre le monde ?

JULIETTE LÉVY

Vivre dans l'incontrôlable mental.
Quel regard porte-t-on les uns sur les autres ?

-> ***https://www.youtube.com/watch?v=g1ShlRLTGtM***

L'incontrôlable est, selon la définition du Larousse : « Dont on ne peut contrôler la réalité / Dont on ne peut contrôler les actes ». Alors, qu'est-ce que de ne pas contrôler sa réalité, c'est-à-dire son monde intérieur, sa vie, son présent, son passé, ses certitudes, ses souvenirs, ses rêves, son entourage, ses pensées ? Et qu'est ce que de ne pas contrôler ses actes, ses mouvements, son corps ? L'incontrôlable touche ainsi non seulement le mental mais aussi le physique, donc tout ce qui fait que nous sommes ce que nous sommes. Alors comment vivre sans n'avoir aucune emprise sur notre propre identité ?
Lors de ma carrière, j'ai découvert beaucoup de maladies qui sont incontrôlables pour l'être qui la supporte - car ce sont des problèmes neurologiques - telles que la schizophrénie, l'hystérie, le trouble dissociatif d'identité et le syndrome de Korsakoff.

I. La schizophrénie

« La schizophrénie (selon le site santéweb : https://santeweb.ch/santeweb/Maladies/khb.php?Schizophrenie&khb_lng_id=2&khb_content_id=16491) est une psychose, qui se manifeste par la désintégration de la personnalité, et par la perte du contact avec la réalité. Dans la phase aiguë de la maladie, le patient ne parvient plus à vérifier sa propre réalité dans les objets et les êtres qui l'entourent ; il ne se connait plus, ne se reconnaît plus lui-même ; il est désynchronisé : il ne réagit plus logiquement, n'achève pas ses gestes ou les rend mécaniques comme ceux d'une marionnette, il croit qu'on lui dérobe sa pensée... Les symptômes touchent la pensée, la parole, la vue, l'ouïe et les sensations, c'est-à-dire tout ce qui nous permet d'avoir un lien avec la réalité :

- Idées délirantes: croire qu'on est surveillé par des caméras ou des micros, suivi dans la rue, contrôlé à distance ou qu'on a des pouvoirs magiques...
- Hallucinations: entendre des voix, voir des choses qui n'existent pas...
- Désorganisation de la pensée: difficulté à parler de manière cohérente ou compréhensible pour les autres.
- Modification de la façon qu'on a d'éprouver et d'exprimer des émotions: humeur terne et plate, perte du plaisir, perte de motivation et d'énergie, discours pauvre et laconique...
- Une altération du sens de soi: sentiment de ne plus être certain d'être soi-même, qu'on a changé, qu'on doit réfléchir à des choses qui pour les autres coulent de source, qu'on est déconnecté et qu'on vient d'une autre planète.
- Troubles cognitifs : perturbation de la mémoire, difficulté à se concentrer. »

Pour mieux comprendre, Anne-Claire Decorvet nous parlera dans un autre article de ses recherches sur le cas de Marguerite Sirvins, atteinte de Schizophrénie :

« Elle m'est étrangère, cette Marguerite, et je voudrais la renier bien fort. »

« N'ai-je pas seule la propriété de mes pensées ? »

« Ne pas savoir qui l'on est, ne plus se souvenir de qui l'on a été, seulement de celle qu'on aurait voulu être….telle est ma malédiction. »

(Anne-Claire Decorvet, *Un lieu sans raison*)

Nous verrons que ce genre de perte totale de contrôle oblige le patient à se battre contre lui-même, pour se ressaisir et reprendre le pouvoir ; éliminer les voix, vouloir distinguer le vrai du faux, reprendre son corps, sa tête, se battre contre quelque chose qui n'existe pas, une puissance invisible. Se battre tant qu'il est encore temps. Ces pensées sont le plus souvent négatives, c'est-à-dire qu'elles montent la personne contre le monde entier, l'éloignent encore plus de la société, du réel, l'enferment. Ces pensées sont des crises de paranoïas, des délires, des hallucinations, qui poussent souvent la patiente à devenir impulsive et violente envers les personnes souvent les plus proches d'elle. Elle se sent trahie par tous, jugée, attaquée et donc fait de même pour se protéger : *« Allez savoir pourquoi, partout où je suis engagée, on me toise avec dédain. Certains chuchotent à mon arrivée, d'autres ont pour me parler de la fureur au fond des yeux. Ceux qui me serrent la main se l'essuient après coup, comme s'ils me jugeaient contaminée. »* (Anne-Claire Decorvet, *Un lieu sans raison*).

Pour d'autres malades, au contraire, le regard que les autres portent sur eux deviendra une chance de pouvoir se soigner : si eux ne se rendent pas compte qu'il y a un « problème », le regard des autres sur eux leur indique que quelque chose ne va pas, qu'ils ne réagissent pas comme ils doivent. Leurs regards seront en quelque sorte le miroir de ce qu'ils sont vraiment. Ils chercheront alors ce regard pour faire comme une enquête sur eux-même, comprendre ce qui ne va pas, réagir face à ça.

Mais alors, si le malade va pouvoir se servir de ce regard pour s'aider lui-même à s'en sortir, comment l'entourage va-t-il réagir pour pouvoir aider le malade ? C'est une enquête qui va dans les deux sens, car la famille (l'ami, le docteur, et autres..) va observer pour mieux comprendre et ainsi mieux réagir. Particulièrement aujourd'hui : les temps ont changé. Lorsqu'on entend des voix, les supprimer n'est plus la seule option : on peut apprendre à vivre avec, *« se rétablir, en prenant le dessus sur la maladie de manière à pouvoir vivre avec et reconstruire une vie sociale »*. (Le Temps, *Entendre des voix n'est pas forcément un symptôme de la folie*.)

II. Le trouble dissociatif d'identité. Histoire de Billy Milligan.

-> ***https://www.youtube.com/watch?v=RWtxoAvGAlw***

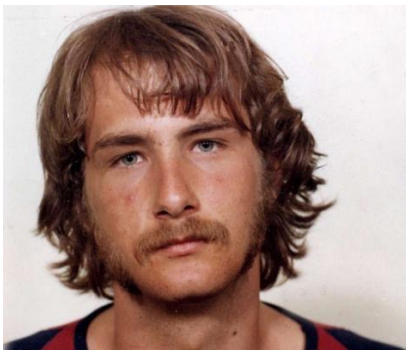
« Le trouble dissociatif d'identité, plus connu pour le grand public comme le trouble de la personnalité multiple, est marqué par des trous de mémoire concernant aussi bien le présent que le passé. La personne concernée vit un état de dissociation, c'est-à-dire un état de conscience modifiée dans lequel la personne n'est pas en contact entier avec sa pensée ou encore avec ses émotions. Mais on trouve à côté de la dissociation un autre symptôme que les psychiatres appellent « dépersonnalisation ». Il s'agit de l'impression de ne plus être vraiment «dans son corps». Cela peut aller parfois jusqu'à la sensation d'être « hors de son corps ». Les critères qui caractérisent le trouble dissociatif de l'identité sont :

- Présence de deux ou plusieurs identités distinctes (chacune ayant ses modalités constantes et particulières, de pensée et de relation concernant l'environnement et soi-même).
- Au moins deux de ces identités prennent tour à tour contrôle du comportement du sujet. »*

Pour mieux expliquer cette maladie, j'ai rencontré Daniel Keyes, auteur du livre *Les Mille et une vies de Billy Milligan*. Il nous fait ici un résumé de ses recherches, et de ses rencontres avec Mr Milligan :

**Selon le site http://www.lareponsedupsy.info/TroubleIdentite*

Rencontre avec Daniel Keyes sur le cas de Billy Milligan, avec des extraits de son livre *Les Mille et Une vies de Billy Milligan :*



-> Billy Milligan lors de sa première arrestation.

« Il naît à Miami le 14 février 1955. Ses parents se séparent après avoir eu trois enfants. Peu avant ses 4 ans, son père se suicide et sa mère décide de déménager. Elle se remarie alors avec un homme, Chalmer. En 1963, alors que Billy a huit ans, son beau-père commence à abuser de lui sexuellement, le frappe et le menace chaque jour. C'est à ce moment que les personnalités de Billy vont apparaitre : sa conscience les créées pour pouvoir tout d'abord se cacher de son beau-père : lorsqu'il s'approche de Billy, une des personnalités va prendre le contrôle - le projecteur - et Billy « dormira » :

« Le lendemain matin, Chalmer entra dans la cuisine. Il annonça qu'il allait emmener Billy avec lui à la ferme. En grimpant dans le camion, Billy vit Chalmer dissimuler des cartouches de 22 long rifle sous son blouson.(...) Chalmer ouvre le garage puis conduit le tracteur dans la grange. Là, il héla Billy. Son ton de voix effraya le gamin. Il l'agrippa par un bras et lui lia les mains à l'aide d'une corde. Puis, balançant la corde en travers d'une poutre, il se mit à tirer dessus. Billy entendit une voix qui semblait venir de très loin lui dire que si jamais il s'avisait de parler à sa mère de ce qui allait se passer, on le tuerait pour l'enterrer dans le champ. Sa mère croirait qu'il avait fait une fugue parce qu'il n'aimait pas sa maman.
Billy ferma les yeux. Il avait mal, très, très mal, et il ne savait pourquoi on le punissait ainsi, lui qui n'avait rien fait. Jamais il n'avait eu aussi mal de sa vie. À cet instant précis, son esprit, ses émotions, son âme volèrent en vingt-quatre morceaux... »

Les personnalités vont prendre de plus en plus le contrôle de sa conscience, vont prendre le «projecteur», comme ils disent, et la vie de Billy va devenir de plus en plus compliquée. À 15 ans à peine, il est interné pour la première fois dans un hôpital psychiatrique, le Columbus State Hospital, où le docteur Harold T. Brown lui diagnostique une "névrose hystérique avec aspects passifs-agressifs. » Mais Billy ne comprend pas ce qui lui arrive :

«Euh...je sais pas...j'ai fait des trucs, je me rappelle pas quoi...je vais me coucher et puis on me dit que j'ai fait des choses...des crimes. Chaque fois que je me réveille, on me dit que j'ai fait quelque chose de mal. C'est tout ce que je sais.(...) J'ai envie de mourir... J'ai envie de faire du mal à personne. C'est pour ça que j'ai envie de mourir. Je continue d'entendre des choses, des gens qui essaient de...de me parler. C'est très bas... On dirait que ça vient d'ailleurs.(...) Y en a un, on dirait qu'il parle comme dans les films de James Bond. Et l'autre, on dirait un Russe. Ce sont les gens qui sont à l'intérieur de moi, comme la dame m'a dit ? (...) On dirait qu'ils discutent de moi. Avec d'autres gens. (...) Qui sont ces gens ?s'écrit-il, apeuré. Pourquoi est-ce qu'ils ne me laissent pas réveillé ? (...) Mais si je vais dormir, j'ai pas mal. »

Et dans les brefs moments de lucidité, il tente de se suicider pour mettre fin à ses souffrances - car c'est ainsi qu'il vit ces pertes de contrôle. Mais, à chaque fois, ses personnalités les plus fortes et "dominantes" prennent le contrôle de son esprit et l'empêchent de mettre fin à ses jours. C'est alors qu'Arthur et Ragen, les deux personnalités qui contrôlent les autres, décident d'endormir totalement Billy afin de le sauver, et donc sauver toutes les personnalités : s'il meurt, tout le monde meurt.

Arthur à Ragen : *« En général je peux interdire l'accès du projecteur. Quant à vous, j'ai remarqué avec quelle rapidité vous étiez capable d'expulser quiconque survient, dans l'instant fragile où il sort dans la lumière. Il faut que nous surveillons la conscience. J'ai décidé que certains individus indésirables seraient à jamais bannis du projecteur. Les autres devront obéir à un code de bonne conduite. Nous sommes une famille. Nous devons être stricts. Une seule infraction suffira à être déclaré indésirable. »*

Déjà, à l'âge de 4 ans, on distingue deux personnalités chez Billy : Christene, une petite fille de trois ans, et Shawn, un garçon sourd de 4 ans qui émet une sorte de ronronnement étrange avec la bouche pour prévenir des vibrations de son crâne.

Les événements qui se succèdent dans la vie de Billy contribuent progressivement à faire naître de nouvelles personnalités et de nouvelles obsessions - par exemple Danny, un garçon de 14 ans qui aime peindre des natures mortes. Il naît alors que le beau-père de Billy le bat, et il a deux phobies majeures : il a peur des hommes à cause de la violence de Chalmer, et de la terre car, un jour, le beau-père le contraint à creuser sa propre tombe pour l'enterrer vivant. À mesure qu'il grandit, les personnalités de Billy se multiplient. Elles proviennent de plusieurs villes et n'ont pas toutes le même âge, ni les mêmes centres d'intérêt ou traits de caractère. Ce qui rend ce cas encore plus incroyable, c'est qu'il semble que les personnalités de Billy soient conscientes les unes des autres et qu'elles aient établi entre elles une sorte de code éthique qui s'appuie sur cinq règles principales : ne pas dire de mensonges ; protéger les femmes et les enfants ; rester chaste ; rester actif intellectuellement - en ayant de nombreux centres d'intérêt et en se spécialisant dans certaines disciplines - ; et ne rien voler aux autres personnalités.

Voici une liste des 23 personnalités de Billy, classée en deux catégories :

- Billy Milligan, l'hôte, la personnalité d'origine.
- Arthur, un Anglais extrêmement sophistiqué et instruit. Il parle et écrit l'arabe, et est en contrôle du corps à des moments qui nécessitent la réflexion.
- Ragen Vadascovinich, parle avec un fort accent slave, maîtrise le serbo-croate et est expert en armes à feu. Doté d'une force extraordinaire, il prend conscience lors de moments dangereux.
- Allen, escroc et manipulateur. C'est la personnalité qui communique le plus avec le monde extérieur. C'est la seule personnalité droitière, et à fumer des cigarettes.
- Tommy, le virtuose de l'évasion.
- Danny, craint particulièrement les hommes.
- David, huit ans, contrôle le corps quand il faut subir la douleur des autres.
- Christene, trois ans, est la toute première des personnalités à être apparue. C'est celle qui restait au coin quand Billy était puni durant son enfance, à l'école.
- Christopher, frère de Christene, joue de l'harmonica.
- Adalana, vingt ans, lesbienne. Elle est poète et se charge de cuisiner et nettoyer la maison pour les autres. Elle a plaidé coupable des viols qu'elle aurait commis.

Les Indésirables = désignés comme "indésirables" après avoir franchi les règles posées par Arthur et Ragen. Ils ne sont plus autorisés à prendre conscience et ne se sont révélés qu'après l'hospitalisation de Billy Milligan :

- Phil a participé à la planification de délits. Il a un fort accent de Brooklyn.
- Kevin a aidé à répartir les tâches lors du braquage d'une pharmacie.
- Walter est Australien. A un excellent sens de l'orientation. Il servait souvent de guetteur.
- April ne pense qu'à tuer le beau-père de Billy pour tout le mal qu'il a fait.
- Samuel est juif et est la seule personnalité à croire en Dieu.
- Mark, ne fait rien tant qu'on ne lui a pas dit de le faire.
- Steve, l'imposteur et pro de l'imitation. Il n'a jamais accepté qu'il était une des personnalités.
- Lee, farceur dont les blagues causent souvent des problèmes. Il se fiche des conséquences de ses actions.
- Jason, utilisé au début pour relâcher la pression subie par la famille.
- Bobby rêve toujours d'aventures ou de changer le monde mais n'a aucune ambition.
- Shawn, quatre ans, est sourd. Contrairement aux autres, il n'est pas enfoui dans les ombres de la conscience, mais simplement non autorisé à prendre le contrôle.
- Martin, veut que les choses viennent à lui sans qu'il ne fasse d'efforts.
- Timothy s'est isolé dans son propre petit monde.

Et enfin, le Professeur : il est le résultat du traitement de Billy Milligan, la fusion des 23 autres personnalités. Je n'ai jamais rencontré de personne aussi intelligente que lui. »

DANIEL KEYES
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR EVA MARKS.

.....

-> ***https://www.youtube.com/watch?v=PmFChZR275U***

III. Ainsi, Billy, comme bien d'autres, a dû apprendre à vivre avec sa maladie, trouver son propre fonctionnement. Mais si certains en sont incapables ? Et qu'ils finissent par ne plus se reconnaître eux-même ? Comment vivre ne sachant plus qui on est, qui est cette personne dans notre tête qui pense pour nous, qui agit pour nous, et sur laquelle nous n'avons aucune emprise ? C'est comme quelque chose qui prend contrôle à sa place, détruit tout ce qui nous relie à nous-même, coupe tous les fils. C'est une recherche permanente sur son propre soi, sa pensée, son être pour dissocier mon esprit et les constructions de mon esprit. Mais comment faire la différence quand il est déjà difficile de se rendre compte qu'il y a une différence entre les deux ? C'est un chemin impossible de doutes et d'incertitudes, où plus rien n'est sûr, où tout s'écroule sans aucune branche pour se rattraper. Jusqu'à en avoir mal physiquement : ce trouble poussé à l'extrême peut avoir des conséquences physiques, comme par exemple l'hystérie - dont nous parlerons par la suite.

Il y a encore une toute autre réaction à ces comportements incontrôlables : le déni. En effet, certains préfèrent, pour cacher leur trouble, s'inventer une réalité, une vie, un monde plein d'aventures et de péripéties, de savoir et de connaissance. C'est le cas particulièrement des malades atteints du syndrome de Korsakoff. Cette maladie se manifeste par des troubles de la mémoire avec une amnésie essentiellement visible sous la forme d'oublis à mesure. Je m'arrête là sur la définition, nous en parlerons plus en détails plus tard. Mais voici un extrait de *Mr Edward Thompson* du Dr Florent, extrait où il parle d'un de ses patients atteint de ce syndrome, pour vous donner une idée :

« *Sans arrêt, les abîmes de l'amnésie s'ouvraient sous ses pas, mais il les enjambait aisément grâce à une série de fictions et d'affabulations. Pour lui, d'ailleurs, il ne s'agissait pas de fictions, mais de la manière dont il voyait ou interprétait soudain le monde. Et comme ce monsieur n'aurait pu supporter ni reconnaître un seul instant ce changement continuel et cette radicale incohérence, il se donnait un semblant de cohérence en improvisant en permanence un monde autour de lui, par salves d'inventions interrompues et inconscientes - un monde des Mille et Une nuits, une fantasmagorie, un rêve peuplé de gens, d'images, de situations en mutations et transformations perpétuelles, kaléidoscopiques. À ses yeux, tout allait bien. On aurait dit qu'il était allé partout, qu'il avait tout fait, rencontré tout le monde. Ce n'est pas exactement une seule vie. Il ne cessait de s'inventer un monde et un soi pour remplacer ce qui était, à tout instant, oublié ou perdu. Ce genre de frénésie peut donner naissance à de brillantes facultés d'invention et d'imagination - à un véritable génie affabulateur -, car ces patients sont obligés de littéralement se maquiller (ainsi que leur monde) en permanence.* »

Ainsi le malade atteint de ce syndrome parle, rêve et imagine pour cacher à tout prix qu'il ne sait pas où il est et à qui il s'adresse. Mais pourquoi ne pas l'avouer ? Ne veut-il pas surtout se cacher à lui même qu'il a perdu la mémoire ? N'essaie-t-il pas par là de fermer les yeux sur sa situation et de s'en sortir en inventant un monde dans lequel il aimerait vivre, un autre soi qui est celui qu'il pense être - et même rêve d'être ? - pour ne pas affronter ce qu'il est vraiment ?

Mais alors telle est la question que je me pose : est-ce qu'il vaut mieux tout oublier ou ne plus rien pouvoir oublier ? Car qu'est-ce qu'une vie où l'on ment en permanence à tous ceux qui nous entourent, en essayant de contrôler son corps et ses mouvements pour ne rien laisser transparaître - alors que ce corps ne veut plus être contrôlé par soi-même ...?

**Selon le site Santé-médecine -> http://sante-medecine.journaldesfemmes.fr/contents/821-syndrome-de-korsakoff-causes-symptomes-et-traitement.*

JULIETTE LÉVY

Le meurtre inconscient de Donald.
Rencontre avec le docteur Sacks.

-> https://www.youtube.com/watch?v=eOzTGVxvYdM

"Donald tua son épouse sous l'effet du PCP. Il ne se souvenait pas, ou ne semblait pas se souvenir, de son acte - et ni l'hypnose, ni le test à l'amytal ne purent libérer le moindre souvenir. Il fallut en conclure, par conséquent, au moment de son procès, qu'il n'y avait pas de refoulement de la mémoire mais une amnésie organique - une sorte de black-out courant avec le PCP. Les détails du meurtre, mis au jour par l'expertise légale, étaient si macabres qu'ils ne pouvaient être dévoilés en public. Ils furent débattus à huit clos devant la cour - ni l'assistance ni Donald n'en eurent connaissance.

Etant donné l'incertitude qui régnait sur son statut de criminel ou d'aliéné, il passa quatre années dans un hôpital psychiatrique pour aliénés criminels. Il semblait accepter son incarcération avec un certain soulagement - peut-être éprouvait-il le besoin d'une punition, en tout cas l'isolement lui donnait sans aucun doute un sentiment de sécurité. « Je ne suis pas fait pour la société » disait-il tristement.

La cinquième année, il obtint l'autorisation de sortir sur parole durant les week-ends. Comme il était passionné de cyclisme, il s'acheta une bicyclette. C'est ce qui précipita le second acte de son étrange histoire : Il était en train de pédaler à toute vitesse, comme il aimait le faire, dans la descente d'une côte très raide, lorsqu'un car, venant en sens inverse, surgit dans un tournant. Faisant une embardée pour éviter une collision de front, il perdit le contrôle de sa bicyclette et fut violemment projeté la tête la première sur la route. Il fut gravement blessé à la tête. Il passa presque deux semaines dans un coma hémiplégique, puis commença à se rétablir de façon inespérée. C'est alors que survinrent les «cauchemars». La reprise de conscience ne fut pas douce : il fut assailli d'un tourment et d'une agitation abominables, au cours desquels il semblait se débattre violemment, à demi-conscient, ne cessant de crier « Oh, Dieu » et « Non ! ». Au fur et à mesure qu'il reprenait conscience, lui revenait aussi la mémoire, une mémoire accablante pour lui : le meurtre, l'acte, disparu de sa mémoire, était maintenant présent à son esprit avec une précision presque hallucinatoire. Il était assailli et submergé par une réminiscence incontrôlable - il revoyait son meurtre, le re-commettait encore et toujours. Il fit deux tentatives de suicide dans l'unité neurochirurgicale, et il fallu le mettre sous tranquillisants puissants et le contenir par la force.

Le caractère de Donald, son jugement et l'ensemble de sa personnalité étaient tout à fait intacts ; seuls les souvenirs, les sensations de meurtre surgissaient à son esprit de manière précise et incontrôlable, l'obsédant et le tourmentant."

OLIVER SACKS

Marguerite Sirvins

Par Anne-Claire Decorvet, tiré de son livre *Un lieu sans raison*.

« Ainsi je ne suis plus moi. Ni même une autre. Nous n'existons plus, nous nous diluons dans d'autres substrats, nous reparaissons par hasard ici ou là, dans la peau d'Amélie ou de Rosa qui s'éloignent, emportant la meilleure partie de moi-même. Ainsi nous ne sommes plus moi ni nous. »

À la suite de mes recherches, je rencontre Anne-Claire Decorvet, historienne en art, qui pendant l'écriture de sa thèse s'est passionnée pour l'histoire de Marguerite Sirvins et décide d'en écrire un livre, *Un lieu sans raison*.

Anne Claire Decorvet :

" Marguerite est jolie, intelligente, vive, instruite, avec un goût inné pour les activités artistiques. Mais elle est rebelle, ce qui contrarie sa mère : une fille de bonne famille se doit de tenir son rang. Elle s'émancipe vite, quitte jeune la Lozère et sa famille où elle se sent à l'étroit pour déménager à Paris où elle se sent libre. Elle opte pour le métier de modiste. Peu à peu sa santé se dégrade, les premiers troubles psychiques apparaissent : agressivité, violence, agitation. Elle perd son travail et la cohabitation avec sa soeur devient compliquée.

-> Sir, Marguerite sans titre, entre 1944 et 1957 Crayon de couleur sur papier 21 x 27 cm © crédit photographique Collection de l'Art Brut, Lausanne

Puis elle rencontre un homme, marié, avec qui elle vit une histoire d'amour cachée et passionnelle. Il lui promet de l'épouser mais il est muté dans une autre ville. C'est la descente aux enfers pour Marguerite, elle est assaillie par ses mauvaises pensées. Elle souffre, elle est angoissée, les troubles s'aggravent. La souffrance de la rupture rend Marguerite suicidaire, mais sa première tentative échoue. Pendant deux ans, elle change d'air à plusieurs reprises. Elle essaie de comprendre : qu'est-ce qui ne va pas chez moi ? Ou bien est-ce que c'est eux qui ne peuvent pas me comprendre ? Elle lutte, se bat contre elle-même. Mais des voix la hantent, qui la traitent de salope, sans morale et sans vertu, pour s'être attaquée à un homme marié…

Elle ouvre une boutique de modiste. Les clientes sont rares. Elle ne trouve pas la paix et renonce au bout de dix-huit mois. Son entourage commence à se rendre compte de son état lorsque sa soeur, effrayée, rentre chez ses parents : elle s'est fait violemment chassée de leur appartement par Marguerite qui ne veut plus ouvrir la porte : elle la voit comme une traitre, elle lui dit qu'elle fait partie du complot… Sa famille décide de l'interner contre son gré. Elle se sent alors abandonnée par sa famille, haïe de tous, et ne comprend pas ce qu'on lui reproche.

« Je me tourne vers Maman : « Je n'ai plus rien en commun avec votre fille. Elle a toujours voulu vous plaire et moi je suis...une autre... tout s'est déroulé en dehors de ma volonté, ma vie m'échappe et papa s'en va. Son visage est celui d'un condamné. Je me dis que celle qu'on enferme, en cet instant, n'est pas vraiment moi. Qu'il s'agit d'une inconnue triste et lasse qu'on emmure. Je redis dans le vide de leur départ : Papa, maman...Pardon ! Je me boucherai les oreilles pour ne plus entendre leur « non », car dans la cour d'asile ma folie se déploie, maintenant qu'elle est reconnue, comme si de la nommer lui donnait le droit d'exister.»

À quarante ans, déprimée, suicidaire, elle est d'abord déclarée « nostalgique », puis schizophrène. Marguerite ne comprend pas cet abandon de tous, elle est au plus bas, au cœur du malheur. Elle ne parle à personne et voit de la menace chez chacun. Elle trouve alors un moyen pour se faire à cet endroit : elle brode jusqu'à l'épuisement des tableaux remplis d'enfants. Dans les murs glacés de l'asile, Marguerite se détourne de la réalité et se réfugie dans ses souvenirs confus, sans pouvoir dissocier le vrai du faux, les voix de patientes ou celles de sa tête. Elle sera obsédée toute sa vie par l'idée du mariage qu'elle n'a jamais connu, ne parle que de son mari, celui qu'elle n'aura jamais eue. En 1955, elle croit avoir dix-huit ans et se passionne pour la confection d'une robe de mariée, persuadée qu'un prince charmant va bientôt venir la chercher pour l'épouser. À partir des fils tirés des vieux draps de l'hôpital, inlassablement, chaque jour, elle bâtit son œuvre, au crochet, avec des aiguilles à coudre. Elle invite ses voisines et le personnel hospitalier à son mariage imaginaire, à ses noces de rêve.

Son amie, Mademoiselle Jouve, écrit dans le petit journal de l'hôpital : *« Mademoiselle Sirvins nous annonce son mariage le mois de Février. Elle se fait une belle robe de dentelle blanche à notre maison neuve. On est invité à cette noce, nous nous amuserons bien ce jour-là. Elle crie nuit et jour. Je ne sais pas si son mari dormira bien. »* Marguerite mourra en 1957 sans jamais avoir embrassé celui qu'elle attendait dans ses rêves...

Ci-dessus : Sir, Marguerite sans titre, entre 1944 et 1955 robe, dentelle réalisée à l'aiguille haut 95 cm © crédit photographique Collection de l'Art Brut, Lausanne.

ANNE-CLAIRE DECORVET

Notre corps et leur esprit.
L'effet de la folie sur le corps, du corps sur la tête.

Comme nous avons pu le dire précédemment, les maladies neurologiques que nous avons pu citer ont un impact sur le corps du patient : par exemple la maladie d'Alzheimer rend inactif - le patient en oublie le fonctionnement de son corps, et perd des réflexes acquis très jeune comme le besoin d'aller aux toilettes, marcher, se lever. Il devient impotent et incontinent ; et la schizophrénie, dans son état le plus extrême, pousse la personne à vouloir « se quitter elle-même », sortir de son corps, et ainsi provoque des gestes impulsifs et décérébrés.
Mais la maladie qui a l'impact physique le plus important est pour les hystériques, car leurs esprits sont surchauffés et donc soumis à une pensée qui pourrait faire croire qu'ils explosent, suscitant ainsi des mouvements brusques et insensés : c'est ce qu'on appelle la convulsion hystérique. J'ai ainsi voulu vous faire découvrir l'oeuvre de la chorégraphe Fanny Petit, sur la représentation corporelle de l'hystérie, intitulée *Notre corps et leur esprit*.

Fanny Petit, *Notre corps et leur esprit* :

« Dans L'histoire de la folie à l'âge classique, Michel Foucault parle de la transcendance du délire :

« Il vient un moment où, la passion poursuivant sa course, les lois sont suspendues comme d'elles-mêmes, où le mouvement s'arrête brusquement, sans qu'il y ait eu choc, ni absorption d'aucune sorte de la force vive, ou bien se propage dans une multiplication qui ne s'arrête qu'au comble du paroxysme. Whytt admet qu'une émotion vive peut provoquer la folie exactement comme le choc peut provoquer le mouvement, pour la seule raison que l'émotion est à la fois choc dans l'âme, et ébranlement de la fibre nerveuse : « C'est ainsi que les histoires, ou les narrations tristes ou capables d'émouvoir le coeur, un spectacle horrible auquel on ne s'attend pas, le grand chagrin, la colère, la terreur et les autres passions qui font une grande impression, occasionnent fréquemment les symptômes nerveux les plus subits et les plus violents. »* Mais, et c'est là où commence la folie proprement dite, il arrive que ce mouvement s'annule aussitôt par son propre excès et provoque d'un coup une **immobilité** qui peut aller jusqu'à la mort. Comme si dans la mécanique de la folie, le repos n'est pas forcément un mouvement nul, mais pouvait être aussi un mouvement en **rupture brutale** avec soi-même, un mouvement qui sous l'effet de sa propre **violence** parvient d'un coup à la **contradiction** et à l'impossibilité de se poursuivre. »*

**Robert Whytt,Traité des maladies nerveuses.*

C'est ce que provoque l'hystérie : une passion si forte qu'elle en devient un choc pour le corps, une brutalité gestuelle. *"Les maladies du cerveau se répartissent en troubles : (...) Mouvement animal : lassitude, inquiétude,* ***tremblement, paralysie, spasme****."** Michel Foucault dit également qu'elles provoquent un manque d'éthique - éthique physique inclue : **gestes insensés et provocateurs**. C'est sur ce genre de qualificatifs que je fixe mon attention : trouver un corps assez souple et léger pour parvenir à une convulsion, une violence corporelle. Paradoxal.

Pour mieux visualiser ces termes, il me fallait des images. C'est donc tout naturellement que je me suis dirigée vers l'iconographie de la Salpêtrière - telle Sarah Bernhardt qui, pour préparer ses rôles d'hystériques, allait voir les "mises en scène" de Charcot :

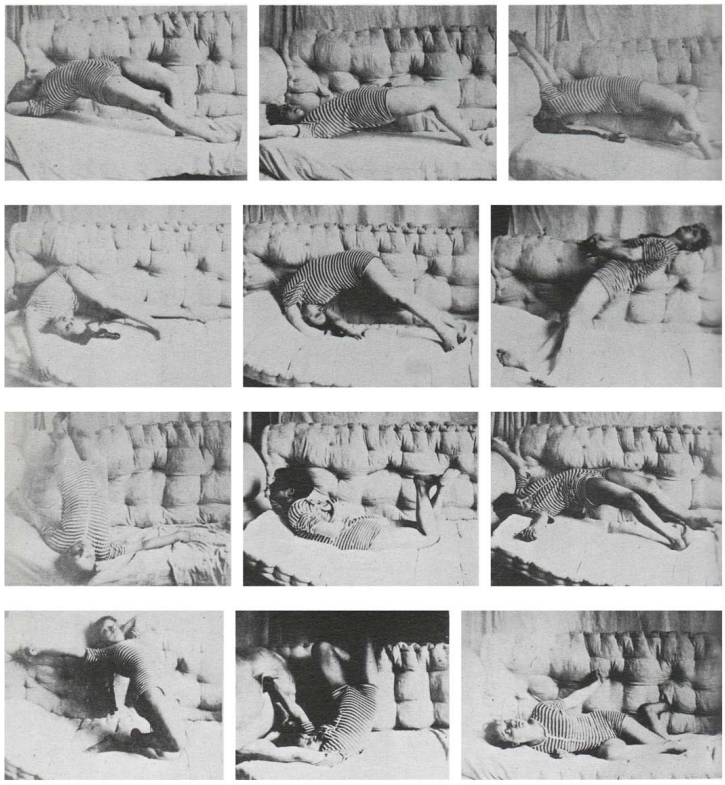
Jean-Martin Charcot est déjà une icône de la neurologie et de la psychiatrie lorsqu'il s'intéresse à l'hystérie à l'hôpital de la Salpêtrière. Il observe très minutieusement les crises de quelques patientes. Il s'en servira pour décrire l'*hysteria major,* la grande crise, qu'il décompose en 4 étapes :

« - D'abord survient la première période dite épileptoïde, caractérisée par une perte de connaissance subite avec raideur, extension du tronc et des membres, convulsion des globes oculaires, oscillation des membres raidis.

- Puis vient la deuxième période de contorsions, ou période de clownisme, avec des attitudes illogiques, imprévisibles, position en arc de cercle, souvent accompagnées de cris terribles.

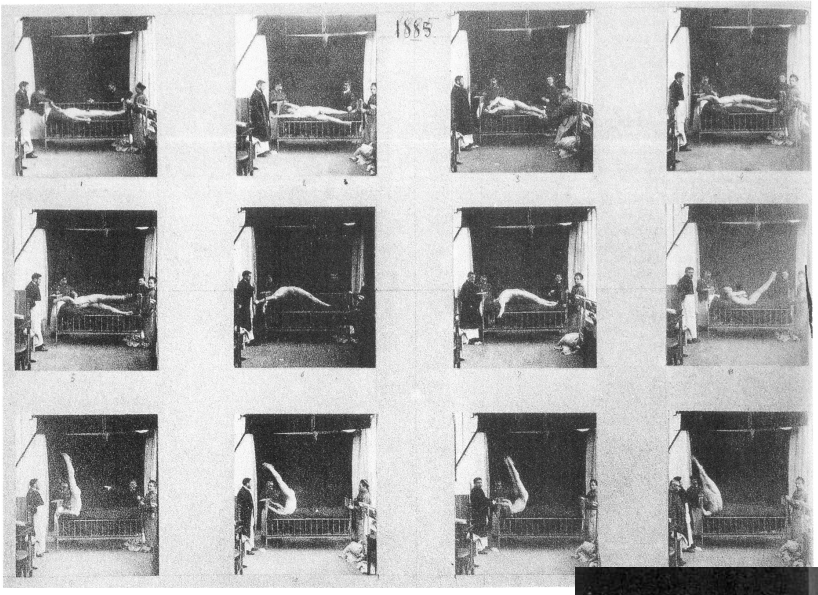
- La troisième période est celle des attitudes passionnelles, ou des 'poses plastiques' suivant les hallucinations de la patiente.

- Enfin la grande crise s'achève par la période dite terminale, avec des délires de parole, d'hallucinations ou d'actions imprévisibles. »



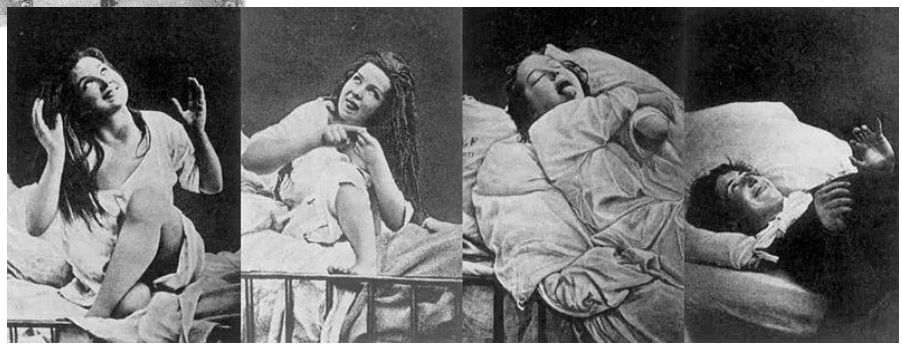
-> Les douze poses de Rummo.

**Michel Foucault, L'histoire de la folie à l'âge classique*



-> À gauche : Albert Londe, Hystérie, La Salpêtrière, 1885.

-> Ci-dessous : Crise d'hystérie, Augustine, patiente de Charcot.



Je me suis également appuyée sur les descriptions symptomatiques de Freud sur ses patientes. Je vous en donne ici un exemple :

« Elle présenta une contracture des deux extrémités droites avec anesthésie; de temps en temps la même affection apparaissait aux membres du côté gauche; en outre, trouble des mouvements des yeux et perturbations multiples de la capacité visuelle; difficulté à tenir la tête droite; (...) Enfin, elle était sujette à des "absences", à des états de confusion, de délire, d'altération de toute la personnalité. »

FANNY PETIT

Ainsi tout est lié : si la tête ne peut plus fonctionner naturellement, alors le corps non plus, si l'on ne peut plus contrôler sa tête, on ne peut plus contrôler son corps.

Mais comme pour le cerveau, toutes les maladies ont leurs propres dysfonctionnements physiques : c'est un corps qui n'a pas le sens de lui-même. Comme si quelque chose avait été extirpé de lui-même. Comme le dit Freud : « L'ego est d'abord et avant tout un moi-corps ». Les cas de troubles profonds de la perception du corps ou de l'image du corps entraînent toujours une dépersonnalisation ou déréalisation de ce genre. C'est ce qui est arrivé à cette femme dont le psychiatre Frédéric Minière nous parle dans l'article suivant.

JULIETTE LÉVY

Chris, la femme dénervée !

Rencontre avec le Docteur Minière, psychiatre de Christina S.

-> https://www.youtube.com/watch?v=X1Knskoe15g

"Qu'y-a-t-il de plus important pour nous, à un niveau élémentaire, que la pleine possession, la maîtrise et le bon fonctionnement de notre identité physique? Elle va tellement de soi, elle est si familière que nous ne lui accordons pas la moindre pensée.

C'est alors que j'ai eu comme patiente Christina S., une attachante jeune femme de vingt-sept ans. Sûre d'elle-même, robuste de corps et d'esprit, elle n'avait jamais été malade plus d'une journée lorsque, à la suite d'une crise de douleurs abdominales, on lui découvrit des calculs biliaires. Il lui fut alors conseillé de se faire ôter la vésicule. La veille de l'opération, Christina, qui n'était pas coutumière de rêves ou de fantasmes, fit un rêve troublant et particulièrement intense : elle rêvait qu'elle oscillait d'une façon extravagante, qu'elle était très instable sur ses pieds et sentait à peine ce qu'elle tenait dans ses mains. Mais, un peu plus tard, le rêve se fit réalité. Elle devint très instable sur ses pieds, et ses mains laissaient échapper tout ce qu'elle tenait.

Le jour de l'opération, elle était encore plus mal. Il lui était impossible de tenir debout - à moins de regarder ses pieds. Elle ne pouvait rien tenir dans ses mains - sauf si elle gardait un oeil sur elles. Elle pouvait à peine s'asseoir - son corps se « dérobait ». Sa mâchoire était étrangement privée d'expression, elle tombait, elle avait même perdu sa posture vocale. "Je ne sens pas mon corps, dit-elle. Je me sens bizarre - désincarnée."

La première semaine, Christina ne fit rien; elle était dans un état de choc, d'horreur et de désespoir violents. L'absence de soutien et de sympathie de la part de la société est pour elle une épreuve supplémentaire : invalide, mais d'une invalidité dont la nature n'est pas claire. Christina est condamnée à vivre dans un monde indescriptible, inimaginable.

"Alors, ce que je dois faire, dit-elle lentement, c'est me servir de ma vue, de mes yeux, là où, avant, je me servais de la proprioception. J'ai déjà remarqué que je peux perdre mes bras. Je les crois à un endroit et je les retrouve ailleurs. Mon corps ne peut plus se voir lui-même s'il a perdu ses yeux, n'est-ce pas ? Aussi je dois l'observer, être ses yeux."

Je lui montre un film pris chez elle avec ses enfants quelques semaines avant sa polynévrite. Elle sourit, puis se met à pleurer : *"Oui, bien sûr, c'est moi ! Mais je ne peux plus m'identifier à cette femme élégante ! C'est comme si on m'avait extirpé quelque chose en plein milieu de moi-même...C'est ce qu'ils font aux grenouilles non ? C'est ce que je suis, dénervée comme une grenouille.. Approchez, venez voir Chris la désincarnée, la femme dénérvée ! Elle n'a pas de proprioception, aucun sens d'elle-même !"*

DR FRÉDÉRIC MINIÈRE

L'oubli de la mémoire

Extrait d'une correspondance avec Charly Lacroix :

« Je suis comédien. Et l'année dernière on m'a appris que j'avais la maladie d'Alzheimer : la pire chose qui pouvait arriver pour un comédien. Pour l'instant je peux encore jouer, je n'ai que quelques troubles légers de la mémoire, par exemple je ne sais plus où j'ai rangé telle chose. Alors pour profiter au mieux de mes instants de lucidité, j'ai décidé d'écrire un livre qui raconte mon ressenti sur les différentes étapes de la maladie : il sera publié lorsque je ne pourrais plus écrire.
N'est-ce pas là le pire cauchemar d'un comédien ? Ne plus se souvenir. Je ne peux m'empêcher de penser à la première fois où cela va m'arriver sur scène. D'abord oublier mon texte - j'ai pourtant réussi pour l'instant à éviter cette gêne -, puis oublier qui je joue, et enfin peut-être oublier qui je suis. Comment cela va-t'il se passer ? Et à quel moment je ne pourrai plus monter sur un plateau ?

Je suis honoré de pouvoir partager avec vous et avec les futurs lecteurs mon histoire, et mes questionnements. La lettre que vous m'avez envoyé m'a ouvert les yeux sur une chose : je ne veux pas écrire pour m'apitoyer sur mon sort mais pour rechercher, avec vous, les différentes questions qui tournent autour de la mémoire. Selon sa définition, elle serait la capacité à enregistrer, conserver et restituer une expérience ancienne. Tous nos actes quotidiens font appel à la mémoire : c'est ce qui nous permet d'exister et de nous construire en tant que personne. Nous faisons constamment appel au passé pour le mettre en liaison avec le présent et le futur. Tout acte de mémoire s'inscrit dans la durée, dans cette projection vers le futur. De plus, la mémoire a une dimension sociale : c'est parce que nous avons des liens avec les autres que nous cherchons à nous souvenir des événements, afin de pouvoir les restituer, car nous avons quelqu'un avec qui en parler. Mais s'il y a trop d'informations assimilées ? La suppression de souvenirs devient forcément, à un moment, inévitable.
C'est peut-être ça l'Alzheimer : un trop plein d'informations qui provoque le dysfonctionnement du programme.. Il faut effacer de notre mémoire les mauvais souvenirs pour mieux profiter de moments merveilleux à venir : le deal me paraît acceptable !
Alors cette idée m'est venue en tête : en opposition à ce qui m'arrive, est-il possible de ne plus rien pouvoir effacer de sa mémoire, de ne pas avoir cette faculté obligatoire d'oublier ? Cicéron le dit :
« Je retiens même ce que je ne veux pas retenir et je ne peux pas oublier de ce que je veux oublier. »
*N'est-ce pas tout aussi cruel ? « Si nous nous souvenions de tout, nous serions la plupart du temps aussi mal que si nous ne nous souvenions de rien. »**
Alors, préférez-vous avoir la faculté d'oublier ou celle ne rien oublier ?
Je pense qu'il est préférable d'oublier pour mieux se souvenir. Ainsi j'ai l'espoir de n'avoir dans mes derniers instants seulement la place pour me souvenir des plus beaux moments de ma vie et comprendre alors ce qui pour moi a été réellement important. Je préfère voir ceci comme une chance qu'on m'a donné. »

CHARLY LACROIX

** Jean-Claude Ameisen, Sur les épaules de Darwin.*

Le syndrome de Korsakoff

-> ***https://www.youtube.com/watch?v=BpuZ-khasgA***

Pendant ma carrière, je me suis particulièrement intéressée au syndrome de Korsakoff, qui est un trouble neurologique d'origine multifactorielle au niveau du cerveau. Il se manifeste par des troubles cognitifs, en particulier des oublis. Ce qui signifie que le malade possède un présent à durée déterminée, parfois deux minutes, cinq minutes... Au-delà de ce temps, le présent, la mémoire se renouvelle et la personne ne se souvient plus où il est, pourquoi est-il là, et tout ce qu'il a pu faire ou dire précédemment.

Ce syndrome affecte essentiellement les alcooliques chroniques : ils se souviennent parfaitement de leur passé lorsqu'ils ne buvaient pas, ou lorsque leur alcoolisme n'avait pas atteint leur cerveau : tout ce qui suit a disparu, a été effacé de leur mémoire, et ils ne pourront jamais plus se souvenir de quoique ce soit de leur vie prochaine.

Cette amnésie se manifeste sous différentes formes : comme nous venons de le dire, sous la forme d'oublis à mesure, mais aussi troubles de l'orientation, fabulations, récits fantastiques - fruits de l'imagination du patient -, et fausses reconnaissances. Il est donc souvent persistant dans ses propos, il radote, souvent pour ne pas montrer qu'il ne sait pas où il est. Il a tendance à vouloir cacher son trouble, à nier sa perte de mémoire, et combler le silence, éviter les questions personnelles par des récits en tout genre, souvent inventés et merveilleux.

Les symptômes majeurs du syndrome de Korsakoff sont :

- Une amnésie antérograde ;
- Une désorientation temporo-spatiale, c'est-à-dire une incapacité de se repérer par rapport au temps et à l'espace;
- Une difficulté à la restructuration perceptive ;
- Une méconnaissance, un déni de la pathologie ;
- Une amnésie rétrograde des dernières années de sa vie (l'individu ne se souvient plus de son passé -mais a tendance à se souvenir de son passé lointain- et ne peut plus acquérir de nouvelles informations en mémoire à long terme) ;
- Fabulations et fausses reconnaissances ;
- Des persévérations (radotage);
- Une apathie et un émoussement émotionnel;

JULIETTE LÉVY

Mr Jimmie Genner et Mr Edward Thompson.
Rencontre avec Dr Florent.

-> ***https://www.youtube.com/watch?v=tD__2QvknXU***

Mr Jimmie Genner

« Jimmie, homme charmant, intelligent, amnésique, fut admis dans notre institut pour personnes âgées près de New-York avec cette note de transfert : "Abandonné, dément, confus et désorienté."
Jimmie était un bel homme aux cheveux gris : à 49 ans, il respirait la santé, il était gai, amical, chaleureux.
"Salut, docteur ! dit-il en entrant. Je peux m'asseoir là ?"
C'était un homme cordial, prêt à parler et à répondre à toutes mes questions. Il évoqua la petite ville, dans le Connecticut, où il était né. Il évoqua avec enthousiasme le temps qu'il avait passé dans la Marine - il avait alors 17 ans. Une jeunesse intéressante et bien remplie qu'il se remémorait d'une façon vivante, en détail et avec attachement. Mais, à partir de là, pour je ne sais quelle raison, ses réminiscences s'arrêtaient. Il se souvenait de son temps de guerre et de son service, de la fin de la guerre et de ses projets d'avenir, les revivant presque. Quand il s'agissait de se rappeler, de revivre les évènements, Jimmie était très animé ; il ne donnait pas l'impression de parler du passé mais plutôt du présent. Un brusque, invraisemblable soupçon me saisit.
- En quelle année sommes-nous, monsieur Genner ? demandai-je.
- Quarante-cinq, mon gars. Pourquoi ? Il continua : Nous avons gagné la guerre, Roosevelt est mort. Truman est à la barre. L'avenir nous appartient.
- Et vous Jimmie, quel âge avez-vous ?
Chose curieuse, il hésita un moment comme s'il calculait.
- Voyons, je dois avoir 19 ans, docteur. J'aurais 20 au prochain anniversaire.
Regardant l'homme aux cheveux gris qui se tenait en face de moi, j'eus une impulsion que je ne me suis jamais pardonnée - et qui eût été le summum de la cruauté s'il avait eu la possibilité de s'en souvenir.
- Là, dis-je, et je lui tendit une glace. Regardez dans la glace et dites moi ce que vous voyez. Est-ce bien quelqu'un de 19 ans que vous voyez dans la glace ?
Il pâlit brusquement et agrippa les bords de la chaise.
- Mon Dieu, dit-il dans un souffle, Dieu, que se passe-t-il ? Que m'est-il arrivé ? C'est un cauchemar ? Je suis fou ? C'est une blague ?
Il était affolé, hors de lui.
- Ca va, Jimmie, dis-je avec douceur. C'est une erreur. Aucune raison de s'inquiéter !
Je l'amenai vers la fenêtre. "N'est-ce pas une belle journée de printemps ? Regardez les enfants qui jouent au base-ball !" Il reprit des couleurs et recommença à sourire ; je m'éloignai furtivement en emportant l'odieux miroir.
Deux minutes plus tard je rentrai dans la pièce. Jimmie était toujours debout près de la fenêtre, regardant avec plaisir les enfants jouer au base-ball en contrebas. Il se retourna quand j'ouvris la porte et son visage prit une expression enjouée.
- Bonjour, docteur ! dit-il. Belle matinée ! Vous voulez vous entretenir avec moi? Je m'assieds la ?

« *Il est pour ainsi dire prisonnier d'un moment unique de son existence,* écrivis-je dans mes notes, *avec un fossé d'oubli tout autour. C'est un homme sans passé (ni avenir), enlisé dans un moment constamment changeant, vide de sens.*»
Lorsque je le vis pour la première fois, je lui suggérai de tenir un journal* qui l'inciterait à noter chaque jour ses expériences, ses sentiments, ses pensées, souvenirs et réflexions. Au début, ses tentatives furent empêchées par le fait qu'il oubliait continuellement son journal quelque part : il fallait l'attacher à lui, d'une façon ou d'une autre. Mais cela aussi échoua : il prit certes soigneusement des notes dans un cahier, mais ne parvint pas ensuite à reconnaître ses premiers écrits. Il reconnaissait sa propre écriture et son style, mais s'étonnait toujours d'avoir écrit quelque chose la veille. »

*Un extrait de ce journal est présenté dans le prochain article.

Mr Edward Thompson

« La scène était toujours la même, avec, à chaque fois, des variantes - des improvisations, toujours rapides, souvent drôles, parfois brillantes, et, en fin de compte, tragiques. Monsieur Thompson m'identifiait - me mésidendifiait, me pseudo-identifiait - avec une bonne douzaine de personnes différentes en l'espace de cinq minutes. Il évoluait d'une supposition, d'une hypothèse, d'une conviction à l'autre, apparement sans le moindre doute. Il ne savait jamais qui j'étais, ni ce qu'il était et où il se trouvait. Il ne se souvenait de rien au bout de quelques secondes. Il était continuellement désorienté.
Le monde, pour Monsieur Thompson, va en disparaissant, devient absurde, s'évanouit - et il doit lui chercher un sens, lui donner un sens, d'une manière éperdue, en inventant sans arrêt, en jetant des ponts de signification au-dessus du chaos, au-dessus des abîmes d'insignifiance qui s'ouvrent continuellement sous ses pas. Car, ici, ce n'est pas la mémoire qui a été le plus gravement touchée, mais sa capacité ultime à éprouver les choses - c'est en ce sens qu'on peut dire qu'il a perdu son âme. Nos efforts pour le reconnecter échouent tous - il augmente même sa pression affabulatrice. Mais, si nous abandonnons nos efforts et le laissons à lui-même, il erre dehors, dans le jardin entourant l'hospice ; ce jardin calme ne lui demande rien ; si bien qu'il peut au sein de cette quiétude, retrouver sa propre quiétude. La présence d'autres personnes l'excite et l'agite, le force à un bavardage incessant et frénétique, à un véritable délire au moyen duquel il se cherche et se fabrique une identité ; les plantes de ce tranquille jardin, cet ordre sans rien d'humain et qui n'attend rien de lui, permettant à son délire de se reposer et de s'apaiser ; leur autosuffisance, leur plénitude sereine, non humaine, lui rendent l'indépendance et la quiétude en lui offrant une communication profonde et silencieuse avec la nature, et restaurent en lui le sens d'une appartenance au monde, d'une réalité.

Nous avons tous et chacun une biographie, un récit intérieur - dont la continuité, le sens, constituent notre vie. Si nous voulons savoir quelque chose d'un homme, nous nous demandons quelle est son histoire, son histoire réelle, la plus intime - car chacun d'entre nous est une biographie, un récit singulier, qui s'élabore en permanence, de manière inconsciente, par, à travers, et en nous - à travers nos perceptions, nos sentiments, nos pensées, nos actions ; et également par nos récits, nos discours. Un homme a besoin de ce récit intérieur continu pour conserver son identité, le soi qui le constitue. »

DR TANGUY FLORENT

Journal de Jimmie Genner, atteint du syndrome de Korsakoff.

Tiré de son livre *Mes mémoires*.

-> https://www.youtube.com/watch?v=RvloMFBffn4

« 22 Novembre 1947

Que fait mon frère ? Je ne crois pas qu'il ait jamais été à l'heure. Il devait être là à 13h et il est ... 17H30 ?? Comment ça 17h30 ? Où sont passés toutes ces heures ?

27 Novembre 1947

Je ne connais pas ce lieu. Où suis-je ? Des murs blancs, une porte verrouillée. Il y a des photos d'une femme que je ne connais pas, et des petits mots partout sur le mur. Je n'ose même pas les regarder, j'aurais l'impression de rentrer dans l'intimité d'un autre. Qu'est-ce que je fais là ? J'appelle depuis tout à l'heure pour qu'on vienne m'ouvrir et personne ne vient. Ai-je fais quelque chose de mal ? J'ai encore trop bu peut-être, je ne me souviens pas... Mais peut-être que

C'est moi qui vient d'écrire ça ? Je reconnais bien mon écriture mais je ne me souviens pas avoir écrit quoi que ce soit. Et pourquoi le 27 Novembre ? Nous sommes le 24 ...
Je relis les dernières pages et je ne me souviens de rien.. Qu'est-ce qui m'arrive, j'ai l'impression de devenir fou.

12 Décembre ?

Je ne sais même pas quelle date écrire. Au secours ! Je crie et personne ne vient ! J'ai l'impression de rêver alors j'écris pour être sûr. Si je retrouve ce mot c'est que je ne rêve pas. Je viens de me voir dans le miroir. Enfin non pas moi. Si moi mais en vieux ! J'ai l'air d'avoir trente ans de plus ! Et il y a une photo de moi comme ça, celui que j'ai vu dans le miroir avec une femme qui ressemble à ma mère. Qu'est-ce qui se passe ? Que quelqu'un m'aide !

4 avril 1976

Jimmie, c'est ton docteur qui écrit ce mot. Je t'écrit régulièrement le même dans ton journal. Si tu tournes les pages tu pourras le voir. Si tu paniques alors lis ce mot : Tu es atteint du syndrome de Korsakoff : tu oublies régulièrement qui tu es, et en quelle année nous sommes. Nous sommes en 1976 et tu as 50 ans. Tu es marié avec

Joan Genner depuis cinq ans. C'est moi qui t'ai demandé d'écrire dans ce journal le plus souvent possible pour que tu te rendes compte de ce qui t'arrive. Lis les post-its sur ton mur, c'est ton histoire qui est écrite. Je ne suis jamais loin, je viens te voir régulièrement.
Dr Florent.

??
Impossible pour moi de mettre de date. Je relis les mots précédents, je me regarde dans le miroir, je lis ma vie sur ce mur. Et je ne sais pas quoi dire. Ma vie me dépasse. Apparemment mes excès de jeunesse m'auraient détruit mon cerveau. Et ainsi gâchés ma vie. J'ai l'impression de tourner en rond. Je ne sais même pas combien de temps je vais être conscient, si je peux dire ça comme ça. Alors mon moi du futur qui prendra le relais sur ce mot, arrête de te poser des questions et parle de choses intéressantes. Au moins que ce que tu écris serve à quelque chose.
Je te laisse, je vais allez découvrir encore un peu ma vie. »

.....

Mieux les comprendre.
Extraits du livre d'Yves-Alexandre Planchais.

-> ***https://www.youtube.com/watch?v=lRvrWuT_fLI***
En 2013, Jonas Colbert, metteur en scène, veut créer un spectacle qui parle de différentes maladies mentales. Il demande alors à son ami Yves-Alexandre Planchais de l'aider à trouver des exercices permettant de mieux comprendre ce que pensent ces malades, ce qu'ils ressentent… Ce qu'il fait. Yves-Alexandre se passionne tellement pour cet exercice qu'il écrit un livre sur les différentes manières qu'il a abordé pour mieux les comprendre, un ouvrage qu'il dédie aux comédiens avec qui il a travaillé pendant plusieurs mois pour explorer ce thème. En voici quelques extraits :

- « La danse de l'oubli : se mettre dans une salle, seul, avec la musique assez forte. Fermer les yeux et danser jusqu'à épuisement : la danse fera alors place à l'abandon du corps et de la tête, les mouvements seront instinctifs et inconscients. L'exercice doit durer assez longtemps pour oublier totalement qui nous sommes, toutes nos pensées, nos douleurs corporelles : la conscience fait place à la sensation instinctive. »

- « Parler sans réfléchir : - Pour incarner un personnage en particulier - s'asseoir face à quelqu'un - au metteur en scène ou à un partenaire de jeu - et mettre le chronomètre, dix minutes me semble être le temps idéal. Il s'agit ici de parler de son personnage, à la première personne, sans s'arrêter : son enfance, sa famille, son entourage, ses sensations, des évènements marquants…parler sans réfléchir et dire tout ce qui vous passe par la tête. Le personnage va alors se dessiner de lui-même. »

- « Le passeport : Demander à plusieurs personnes de dresser une liste de questions banales ou très importantes sur la personne que vous voulez incarner. Vous aurez alors la biographie complète de votre personnage. Je vous donne ici quelques exemples de questions qui sont apparues pendant cet exercice et qui ont beaucoup aidées à faire avancer le travail :
° *Quel âge ? Nom / prénom ? Date et lieu de naissance ? Nationalité ?*
° *Quelles histoires d'amour ? Mon premier amour ? Mon rapport à la sexualité ?*
° *Comment a été mon enfance ? Mon rapport avec ma famille ?*
° *Où j'habitais petit ? Combien de pièces ? Qu'est-ce qu'il y avait dans chacune (odeur, parfums)?*
° *Qu'est-ce qui m'a amené à être hospitalisé ?*
° *Mon métier ? Qu'est-ce que j'aurais aimé faire comme métier ?*
° *Mon rêve de gamine ? Mon lieu de vacances étant gamine ?*
° *Le nom de mon doudou ? Le nom de ma meilleure amie d'enfance ?*
° *Plutôt sucré ou salé? Vanille ou chocolat ?*
° *Ma plus grosse honte ?*
° *Meilleur souvenir avec mon frère ? ma soeur ?*
° *Est-ce que je me suis déjà battu ?*
° *Ma première clope ? Ma première cuite ?*
° *Un moment où j'ai dû faire un choix ?*
° *Mon livre de chevet ? Mon film du dimanche soir ?* » ….

- « Les ruptures : mettre un minuteur et changer de « personnage » toutes les minutes : changer la voix, le corps, l'âge, le métier, la nationalité, la personnalité. Changer sans réfléchir, instantanément, en diminuant de plus en plus le temps autorisé, jusqu'à se perdre dans toutes ces personnes interprétées. » Par exemple, essayer d'interpréter toutes les personnalités de Billy Milligan, puis trouver d'autres possibilités.

- « Imitation physique : Reproduire avec exactitude les descriptions de Freud sur l'hystérie ou encore les différentes postures que l'on peut voir dans l'iconographie de la Salpêtrière - comme la chorégraphe Fanny Petit a pu le faire. »

YVES-ALEXANDRE PLANCHAIS

Bhagawhandi P., Le voyage de retour.
Par Marnie Jones. Tiré de son blog *Patient story*.

-> ***https://www.youtube.com/watch?v=ojegpATcIxI***

« Bhagawhandi P., une jeune indienne de dix-neuf ans, fut admise à l'hôpital il y a onze ans avec une tumeur maligne du cerveau. Elle est apparue lors de ses sept ans mais elle était assez bénigne pour vivre une vie normale.

Dans le courant de sa dix-huitième année la tumeur revint ; cette fois sa gravité et son étendue rendaient impossible une opération. Tout son côté gauche était faible et engourdi, elle avait de temps en temps des crises d'épilepsie, sans compter d'autres problèmes.

Au début, elle se montra remarquablement joyeuse ; elle donnait l'impression d'accepter le destin qui l'attendait. Comme la tumeur progressait dans son lobe temporal et commençait à gonfler, ses crises se firent plus fréquentes - et plus étranges. Elle ne perdait pas conscience, mais elle semblait et se sentait «rêveuse» ; et il ne fut pas difficile de vérifier à l'aide de l'électroencéphalogramme qu'il s'agissait de crises répétées affectant le lobe temporal, lesquelles sont souvent caractérisées par des "états de rêves" et des "réminiscences" involontaires.

Bientôt cette crise de rêves se fit plus précise, plus concrète et plus visionnaire. Elle prit la forme de visions de villages, de maisons, de paysages et de jardins de l'Inde, qu'elle identifia au début comme des lieux qu'elle avait connus et aimés dans son enfance.

«J'aime ces rêves, ils me ramènent chez moi.»

Il s'agissait en général de personnes de sa famille ou de voisins de son village ; parfois de paroles, de chants ou de danses ; une fois, elle se vit à l'église, une autre fois dans un cimetière.

Jour après jour, ces rêves se firent plus fréquents et plus profonds. Ils n'étaient plus occasionnels désormais, ils duraient presque toute la journée. Elle était comme «ravie», en transe, les yeux ouverts ou fermés, mais sans voir, gardant en permanence un mystérieux sourire sur son visage. Si quelqu'un venait lui poser une question, elle répondait tout de suite, lucidement et courtoisement. Mais chacun avait l'impression qu'elle était dans un autre monde et qu'il ne fallait pas la déranger.

«Je suis en train de mourir. Je rentre chez moi. Je retourne d'où je viens - appelez ça mon retour à la maison.» me dit-elle un jour.

Une autre semaine se passa, elle ne répondit plus aux stimuli extérieurs, elle semblait totalement enveloppée dans son monde intérieur ; et, bien que ses yeux soient clos, on pouvait encore lire sur son visage un faible sourire de bonheur.

«Elle accomplit son voyage de retour. Elle arrivera bientôt.» Elle mourut trois jours après - mais ne devrions-nous pas plutôt dire qu'elle "arrivait", au terme de sa route des Indes.»

MARNIE JONES.

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR EVA MARKS.

Souvenirs de l'Alzheimer

-> https://www.youtube.com/watch?v=L5jI9I03q8E

« Mon grand-père est mort quand j'avais sept ans. Je l'ai toujours plus ou moins connu malade. En tout cas mes souvenirs ne remontent pas avant que la maladie ne se déclare. J'ai très peu de souvenirs de lui mais chacun correspond à une étape de sa maladie. Quatre étapes, il me semble. Et aucun de lui lorsqu'il avait l'entière possession de lui-même, de sa tête.

Il me semble que le souvenir le plus lointain que j'ai de lui, c'est un jour où je rentrais chez mes grands-parents. Mon grand-père était dans son fauteuil - d'ailleurs je ne crois pas avoir aucun souvenir de lui hors de ce fauteuil - et lorsqu'il me vit, il chercha mon prénom : "Norman ? Margaux ? Morgane?" Rien de grave pour l'instant. C'est une situation assez récurrente avec tous. Mais il n'y arrivait jamais du premier coup. Il y avait toujours un doute.

La deuxième étape, je m'en souviens, encore un midi où j'allais manger chez mes grands-parents il me vit, et eut tout de suite un sourire sur le visage ; il était heureux de me voir mais il ne savait pas qui j'étais. Je voyais dans ses yeux qu'il cherchait à savoir, qu'il savait qu'il me connaissait, mais d'où ? comment ? depuis quand ? Il ouvrit quand même les bras pour que je vienne l'embrasser. L'instinct prit le pas sur la tête.

Ensuite, ce fut tout de suite plus radical. Il ne savait plus rien sur rien, sur personne. Qui nous étions, qui était sa femme, ses enfants, qu'il était lui-même, où est-ce qu'il était, qu'est-ce qu'il faisait là, depuis quand il était là ? J'avais l'impression de lire toutes ces questions dans ses yeux chaque fois que je le voyais. Il avait seulement de temps en temps, très rarement, de petits signes d'affections particuliers envers certaines personnes, particulièrement sa femme, ma grand-mère ; comme si sa conscience essayait de revenir, de prendre le pas sur cette folie qui l'emporte.

Et plus qu'emporter ses souvenirs, la maladie l'emportait lui : il était devenu inactif, ne parlait plus, ne bougeait plus. Même dans son regard quelque chose montrait qu'il n'était pas là, non seulement pas avec nous, pas avec lui mais pas avec le monde réel, le monde tout court. Ma famille me dit qu'à ce moment-là il n'existait déjà plus. Il était déjà comme mort, loin de nous. La maladie avait atteint son cerveau au plus profond de lui-même.
Il fut ensuite emporté dans un centre pour personnes âgées afin que l'on s'occupe au mieux de lui. Je n'ai pas souvenir d'être allé beaucoup le voir ; juste un, très marquant, la dernière fois que je l'ai vu. Je suis allée lui rendre visite avec mon père ; il était dans la cafétéria, heure du repas. Il n'a eu aucune réaction quand il nous a vu, nous étions des étrangers, et même quand le personnel lui parlait il écoutait à peine. Toutes les voix étaient très loin de lui ; il y avait un écran entre lui et nous. Je me souviens avoir été très choqué par cette image mais finalement je me suis quand même approchée de lui pour l'embrasser. Mes souvenirs sont assez flous mais je

me souviens juste qu'il a pris mon doigt pour commencer à le mordre. Ce n'était pas violent, ça s'est passé en dehors de sa volonté, il avait perdu contact avec la réalité.
Il est mort deux semaines après, environ.
Mais surtout, de toute cette période, ce dont je me souviens le plus, c'est de ma grand-mère. La souffrance et la peine qu'elle portait dans son regard, sur son corps, ses actions, ses paroles.
Finalement ça n'est peut-être pas le malade qui est la première victime, puisqu'il ne va plus se souvenir de rien, donc il ne verras pas la différence entre son état actuel et ce qu'il était avant.
Je voyais qu'il souffrait au tout début, quand il avait encore conscience qu'il n'allait pas bien, qu'il sentait qu'il perdait de plus en plus la mémoire. Il souffrait de ne plus avoir le contrôle de cette situation, de ses propres souvenirs, de lui-même. Après je n'ai plus jamais revu cette sensation qu'il portait dans ses yeux : il avait déjà tout emporté très très loin. »

MORGANE GRANDJEAN

---

*« Je souffre d'une effroyable maladie de l'esprit. Ma pensée m'abandonne, à tous les degrés. Depuis le fait simple de la pensée, jusqu'au fait extérieur de sa matérialisation dans les mots. Mots, formes de phrases, directions intérieures de la pensée, réactions simples de l'esprit, je suis à la recherche constante de mon être intellectuel. Lors donc que je peux saisir une forme, si imparfaite soit-elle, je la fixe, dans la crainte de perdre toute la pensée. Je suis au-dessous de moi-même, je le sais, j'en souffre, mais j'y consens dans la peur de ne pas mourir tout à fait.»****

*« Vous connaissez la subtilité, la fragilité de l'esprit ? Ne vous en ai-je pas dit assez pour vous prouver que j'ai un esprit qui littéralement existe. Restituez à mon esprit le rassemblement de ses forces, la cohésion qui lui manque, la constance de sa tension, la consistance de sa propre substance. Et dites-moi si ce qui manque à mes poèmes ne leur serait pas restitué d'un seul coup ? Croyez-vous que dans un esprit bien constitué le saisissement marche avec l'extrême faiblesse, et qu'on peut à la fois étonner et décevoir ? Enfin, si je juge très bien mon esprit, je ne peux juger les productions de mon esprit que dans la mesure où elles se confondent avec lui dans une espèce d'inconscience bien heureuse.»***

* *Antonin Artaud, Correspondances avec Jacques Rivière, 1923.*
** *Antonin Artaud, Correspondances avec Jacques Rivière, 1924.*

Conclusion

-> https://www.youtube.com/watch?v=oqzo1JX2720

La folie - dans tous ses sens - peut-être finalement tout à fait comprise et ressentie par tous, si ce n'est neurologiquement, ou moins corporellement. Il suffit, en quelque sorte, de s'intéresser et d'essayer de visualiser les émotions, les sensations ressenties : bref il suffit de regarder autour de soi et de se rendre compte qu'il y a de la folie chez chacun. Comme toute personne est différente, toutes les folies sont personnelles : perdre la tête de fatigue, être un débauché, devenir fou de rage, danser à en devenir fou, être fou d'amour...

On parle également de la folie de l'acteur, ce petit je-ne-sais-quoi qui marque les esprits, interroge ceux qui regardent, émeut ceux qui écoutent. Et alors, si la folie pouvait être autre chose qu'un poids, qu'une série de questionnements pénibles ; être au contraire *ce petit quelque chose* qui touche. Faire de cette folie un atout.

« Voici la folle qui passe en dansant, tandis qu'elle se rappelle vaguement quelque chose. Les enfants la poursuivent à coups de pierre, comme si c'était un merle. Les hommes la poursuivent du regard. Elle brandit un bâton et fait mine de les poursuivre, puis elle reprend sa course. Elle a laissé un soulier en chemin, et ne s'en aperçoit pas. De longues pattes d'araignées circulent sur sa nuque ; ce ne sont autre chose que ses cheveux. Son visage ne ressemble plus au visage humain, croit-on voir un instant, et elle lance des éclats de rire comme l'hyène. Elle laisse échapper des lambeaux de phrases dans lesquels, en les recousant, très peu trouveraient une signification claire; mais qui recoudrait ? Sa robe, percée en plus d'un endroit, exécute des mouvements saccadés autour de ses jambes osseuses et pleines de boue. Elle va devant soi, comme la feuille du peuplier, emportée, elle, sa jeunesse, ses illusions et son bonheur passé, qu'elle revoit par le tourbillon des facultés inconscientes. Sa démarche est ignoble, et son haleine respire l'eau-de-vie. Pourquoi se prend-on quand même à penser qu'elle est belle ?
*La folle ne fait aucun reproche, elle est trop fière pour se plaindre, et mourra, sans avoir révélé son secret à ceux qui s'intéressent à elle, mais auxquels elle a défendu de ne jamais lui adresser la parole; mais qu'elle appelle, pourtant, de ses poses extravagantes. Les enfants la poursuivent à coups de pierre, comme si c'était un merle. Les hommes la poursuivent du regard. »**

Comment représenter théâtralement autant de symptômes, d'émotions contraires et négatives ? Il y a tant de folies possibles. Il est impossible de toutes les expérimenter en une seule fois...à moins que...

JULIETTE LÉVY

* *Georges Didi-Huberman, L'invention de l'hystérie.*

Les auteurs

Juliette Lévy

Vivre dans l'incontrôlable mental, ou quel regard porte-t-on les uns sur les autres ?

Et Le syndrome de Korsakoff.

Rédactrice en chef de ce numéro et neurologue ; elle est aussi diplômée en neurosciences et sciences cognitives. Interne, puis médecin hospitalier, elle est professeur de neurologie à l'Hôpital de la Salpêtrière. Depuis 2016, elle est responsable de l'équipe de recherche neuropsychologie et neuroimagerie de l'INSERM. Spécialiste de la mémoire. Elle participe régulièrement à la rédaction de revues.

Daniel Keyes

Billy Milligan.

Écrivain américain. Chercheur universitaire en psychologie, il est l'auteur de *Des fleurs pour Algernon*, *Les Mille et Une Vies de Billy Milligan* et *Les Mille et Une Guerres de Billy Milligan*.

Fanny Petit

Notre corps et leur esprit, ou l'effet de la folie sur le corps, ou du corps sur la tête.

Chorégraphe. Elle est formée à l'école Mudra de Maurice Béjart. Elle y rencontre Arthur De Montes, qui deviendra son mari et son collaborateur artistique. Ils vont se faire connaître par leur spectacle *Hysteria* qui parle de la représentation corporelle de l'hystérie. Ils vont alors faire une série de chorégraphies sur la recherche corporelle de différentes maladies, et elle sortira un livre *Notre corps et leur esprit*, qui parlera de toutes leurs recherches.

Docteur Oliver Sacks

Le meurtre inconscient de Donald.

Médecin, neurologue et écrivain britannique. Il est professeur à l'université Columbia et médecin consultant dans de nombreux hôpitaux new-yorkais ; il a également écrit plusieurs ouvrages sur différents cas cliniques qu'il a rencontrés au cours de sa carrière. Il atteint une notoriété mondiale grâce à ses œuvres de vulgarisation décrivant les troubles du comportement observés dans les lésions cérébrales.

Anne-Claire Decorvet

Marguerite Sirvins.

Historienne de l'art, conférencière et chercheuse. Elle écrit sa thèse sur les oeuvres d'art créées en hôpitaux psychiatriques. Elle enseigne depuis septembre 2011 l'Histoire de l'art à l'École d'Art Émile Cohl de Lyon. Elle publie un livre en 2015, *Un lieu sans raison*, sur l'histoire de Marguerite Sirvins.

Frédéric Minière

Chris, la femme dénervée.

Psychiatre. Il fait ses études médicales à Bordeaux puis est entré en internat en psychiatrie à Lille de 1989 à 1993. Il a exercé dans le service hospitalo-universitaire de l'hôpital Sainte Anne à Paris en 1993. Il s'est ensuite installé comme psychiatre libéral à la clinique de Saujon et médecin thermal aux Thermes de Saujon.

Charly Lacroix

L'oubli de la mémoire.

Comédien. Après avoir étudié au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris de 2010 à 2013, il joue dans les spectacles de Wajdi Mouawad ou encore Vincent Macaigne. En 2015, il apprend qu'il est atteint de la maladie d'Alzheimer. Il écrit en ce moment un livre sur son histoire.

Dr Tanguy Florent

Mr Jimmie Genner et Mr Edward Thompson.

Neurologue. Après avoir complété une résidence en neurologie pédiatrique et une formation complémentaire en électrophysiologie à l'Université McGill, il a rejoint l'équipe médicale du service de neurologie du CHU Ste-Justine. Il s'occupe particulièrement des patients que personne n'arrive à traiter.

Jimmie Genner

Journal de Jimmie Genner, tiré de son livre Mes mémoires.

Il est admis dans la Marine en 1943 à l'âge de dix-sept ans comme radio-électronicien. À partir de cette époque tout devient flou. La seule chose dont on peut être sûr c'est qu'il est admis en 1975 à quarante-neuf ans dans un institut psychiatrique de New York.

Marnie Jones

Bhagawhandi, Le voyage de retour.

Infirmière au Hill Texas Hospital Memorium, elle tient un blog depuis 2000 où elle raconte les histoires des patients dont elle s'est occupée, dont celle de Bhagawhandi.

Yves-Alexandre Planchais

Mieux les comprendre.

Auteur. Il a d'abord obtenu un doctorat en sciences naturelles en 1997 ; il s'est ensuite réorienté vers la psychologie, qu'il a étudié à l'Université de Fribourg et l'Université de Montréal. Passionné par le fonctionnement de l'humain, il ne cesse d'explorer de nouvelles thématiques en publiant des livres tels que *Adieu culpabilité*, *Le bonheur d'être ensemble*, ou encore celui dont nous parlons ici *Mieux les comprendre*.

Morgane Grandjean

Souvenirs de l'Alzheimer.

Comédienne. Elle étudie à la Manufacture, Haute École des arts de la scène à Lausanne, où elle s'intéresse, pour un projet, à ce qu'est la folie. C'est ainsi qu'elle rencontre Juliette Lévy, et discutent ensemble de leurs recherches.

Certains noms des patients ou des personnes citées ont été modifiés ainsi que certains détails secondaires pour des raisons de secret professionnel ou personnel, mais nous avons fait en sorte de rendre fidèlement la tonalité essentielle de leurs vies.

Bibliographie

Bibliographie, Articles :

- DECORVET, Anne-Claire, *Un lieu sans raison*, Bernard Campiche éditeur, Orbe, 2015.
- SACKS, Oliver, *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau* - présent ici dans les articles «Donald, le meurtre inconscient ; Chris, la femme dénervée ; Mr Jimmie Genner ; Mr Edward Thompson ; Baghawhandi, Le voyage de retour » - Edition du Seuil, Paris, 1992.
- KEYES, Daniel, *Les mille et une vie de Billy Milligan*, Librairie générale française, 2009.
- ARTAUD, Antonin, *Oeuvres*, Quarto Gallimard, 2004.
- BLY, Nellie, *10 jours dans un asile*, Editions du sous-sol, 2015.
- DIDI-HUBERMAN, Georges, *Invention de l'hystérie*, Éditions Macula, Édition 2014.
- FOUCAULT, Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Gallimard, 1972.

- RAME, Franca et FO, Dario, *Récits de femmes et autres histoires*, Tomes IV et VI, L'Arche, Paris, 1986.
- WILLIAMS, Tennessee, *Soudain l'été dernier*, Poche, 2003.

- AXELRAD, Brigitte, *Une autre invention de la psychanalytique : les personnalités multiples,* Hors-série Psychanalytique, décembre 2010. -> http://www.pseudo-sciences.org/spip.php?article1550.
- MARY, Catherine, *Entendre des voix n'est pas forcément un symptôme de la folie*, Le Temps, octobre 2016 ->https://www.letemps.ch/sciences/entendre-voix-nest-forcement-un-symptome-folie.

Filmographie, Documentaires, Émissions :

- FORMAN, Milos, *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, Etats-Unis, 1976.
- CASSAVETES, John, *Une femme sous influence*, Etats-Unis, 1974.
- HOWARD, Ron, *Un homme d'exception*, Etats-Unis, 2001.
- TRUFFAUT, François, *L'histoire d'Adèle H*, France, 1975.
- DALDRY, Stephen, *The Hours*, Etats-Unis, 2002.
- NUYTTEN, Bruno, *Camille Claudel*, France, 1988.

- DUVIVIER, Eric, *Autoportrait d'un schizophrène,* France, 1977. -> http://www.canal-u.tv/video/canal_u_medecine/autoportrait_d_un_schizophrene.1666
- DEPARDON, Raymond, *San Clemente*, France, 1982.

- SACKS, Oliver, *Ce que les hallucinations révèlent de nous*, TED, 2009 ->https://www.ted.com/talks/oliver_sacks_what_hallucination_reveals_about_our_minds?language=fr.
- GRANDIN, Temple, *Le monde a besoin de toutes sortes d'esprit*, TED, 2010. ->https://www.ted.com/talks/temple_grandin_the_world_needs_all_kinds_of_minds?language=fr.
- AMEISEN, Jean-Claude, *Sur les épaules de Darwin*, France Inter. -> https://www.franceinter.fr/emissions/sur-les-epaules-de-darwin (Un art de l'oubli ; Le mnémonique).

Autres :

- http://artup-tv.com/fr/43-article-voluspa-jarpa.html -> projet théâtrale sur l'iconographie de l'hôpital de la Salpêtrière.
- Personnalités / appuis : Adèle Hugo ; Camille Claudel ; Rose Williams ; Marguerite Sirvins ; Billy Milligan ; Antonin Artaud ; Eugène Gabrievtchesky.